

Francis DENIS

Horace

Ton verre à la main, tu sembles dominer le monde.
Si sûr de la force de tes mots, si sûr du droit chemin.
Assis seul, esseulé, assoiffé de toi, ne voyant que toi, ne respirant que toi, n'écoulant que toi.

Triste sort qu'un lit défait par le vide, qu'une prière sans foi, qu'un visage sans rides, qu'un miroir sans tain où tout se perd, où rien ne s'étreint... que tes pauvres mains, mains noires, calcinées, rongées par l'inertie et le manque d'amour.

Et tu crois ne pas vieillir, si riche de toi. Mais sais-tu encore de qui tenir?
Tu t'écoutes parler, en croyant que toi est un autre. Et tu t'aimes à l'infini, plus léger qu'une ombre, si loin de ces souffles, de ces coeurs qui battent et qui luttent contre les vents de la vie. Toutes ces âmes qui s'enlacent dans l'amour et la tourmente, toutes ces passions qui se déchirent au gré des destins...Le monde existe et tu l'envies.

Il va te falloir l'affronter. Te frotter au parfum des autres, lire dans leur regard, t'essuyer au bord de leurs larmes, te crucifier aux éclats de leur rires.

Souffrir de ne point les toucher, de ne point les entendre te dire des mots simples, de ne point partager leurs joies et leurs peines, d'être si transparent à leurs yeux, lourd et insignifiant.

Mais reprenons au début...

Comment t'appelles-tu? Qui es-tu? D'où viens-tu?

Je m'appelle Horace.

J'approche à pas feutrés d'un âge déjà bien avancé pour quelqu'un qui n'a encore rien goûté et qui désempère et s'enlise dans la fadeur du temps qui passe.

J'ai bien peu de souvenirs de mes parents et crois bien être le seul rescapé d'une lignée peu digne d'intérêt.

Ma mère, cette bonasse comme il aimait l'appeler, cette viande à lait, cette faiseuse de mioches (ils sont tous morts, les autres), cette écarte-cuisses, cette enmerdeuse buveuse de sang, je l'ai si peu connue.

Je la vois encore, la bouche ouverte, prête à gober les mouches, crachant dans un dernier râle son venin à la tête de mon père, Lui, ricanant, le litre à la main et les yeux rougis par la haine, son poing encore prêt à frapper une dernière fois...

J'étais le petit dernier, celui qui restait, celui qu'on envoyait à l'épicerie du coin afin de charger le cabas, comme l'on charge la mule... Du gros, du qui tache, un trois étoiles...

Il m'a gardé encore quelques années...

Puis le trou noir, avec des cicatrices dans l'âme et le goût amer d'être de trop, l'inutile, l'encombrant, celui qui n'attend rien et à qui l'on ne donnera rien.

Pas un copec de tendresse, pas même un souffle d'attention... comme l'on donnerait à manger à son chat quoi, ou comme l'on éviterait de lui marcher sur la queue!

Les filles?

Je n'en ai pas connues. Elles m'ont toujours fait peur. C'est comme si l'on tendait la main vers le ciel pour attrapper les nuages.

Lorsque, tout gamin, je divaguais dans les rues, je les regardais de loin, ou de dos, sans oser les approcher... Ou alors, comme une bête à l'affût, je profitais de la moindre occasion (et cela arrivait souvent lorsque j'étais de corvée de boissons) pour me coller derrière elles et sentir l'odeur de leurs cheveux, observer la couleur de la peau au bas de leur nuque, compter les taches de rousseur, imaginer poser mes lèvres dans la chaleur de leur cou...

Je les imaginais me souriant, me prendre par la main, et m'enmener très loin, là où tout était beau, beau et simple, beau et fort comme la caresse du vent dans la bouche.

Mais la réalité me raccrochait rapidement à l'atmosphère humide de la petite boutique et au visage impassible de cette vieille dame qui claquait des doigts pour me dire:

« Rouge? Combien? »

Mes rêves d'enfant, c'était des champs de coquelicots, des falaises gorgées d'écume, des filles à bras le corps, des aventures d'amour, des vraies, des qui faisaient mal tant je les aimais, un cri de mouette au fin fond de ma nuit.

Puis l'incroyable et déchirante impossibilité de leur parler, de leur dire qu'elles étaient mes promesses d'avenir, la chair de mes rêves, mes princesses.

Déjà seul au monde!

A la maison?...

Une jungle de cris, de coups, de pleurs. Une jungle hantée par des amis buveurs, des grandes gueules, des soiffards, des qui savent pas aimer...

Le danger à chaque coin de misère, des baffes en guise de caresses et des caresses parfois mal venues... eux avec leurs sales mains!

L'école?

L'école c'était comme un bateau en partance. Une échappée vers le large, une nouvelle porte ouverte sur l'espoir.

Mais comment dire? Comment étaler avec des mots d'enfant toute la souffrance du monde et se faire croire par toutes ces grandes personnes sans avoir honte?

Elles, elles savaient. Elles ne pouvaient rien ignorer puis qu'elles nous apprenaient.

C'était donc normal!

C'était ça la vie!

« J'suis là pour en chier! » qu'elle disait ma mère, « et toi aussi, morveu! »

Dans la cour de l'école de grands arbres nous protégeaient des bruits de la rue et nous reliaient au bleu du ciel. C'était un grand mouchoir déplié où nous devions jouer dans l'insouciance de l'enfance.

Mais même là, nous étions déjà comme le reflet de l'autre monde, avec nos jeux bêtes et méchants on voulait faire comme les grands et quand ce n'était pas pour rire, on se tapait dessus pour pleurer.

Sur les bancs, ça sentait l'encre noire, les vieux papiers et le métal rouillé.

Chaque cahier était comme une nouvelle aventure et les petits carreaux, bordés par leur ligne rouge, nous invitaient à faire danser nos plumes dans la magie des chiffres et des mots.

Chaque poème récité était comme un exploit à mes yeux, le maître reconnaissait mes dons et mes pouvoirs, j'étais enfin devenu quelqu'un aux yeux de tous!

Pour beaucoup le temps des vacances était source de joie. Pour moi, il devenait signe d'errance, de repli sur moi-même, d'abandon et de solitude.

Je n'avais que la grisaille des murs, l'espace clos de la cour enfoncée dans la multitude des toits et des façades où venaient mourir des morceaux de nuages, des cris enfumés, des paroles incompréhensibles, des brides de vies qui ne m'appartenaient pas.

Au pire de mes cauchemards, il m'arrivait de me retrouver prisonnier dans un coin de cette cour, enmaillotté dans une toile d'araignée et incapable d'appeler au secours.

Au quotidien, elle était mon refuge. J'y jouais des heures entières et devenais maître du monde.

J'y faisais défiler mes petits hommes de plastique, gérais des conflits mondiaux, voire interplanétaires, et les morts réusscitaient par miracle!

Cruel sans le vouloir, il m'arrivait d'immoler de pauvres limaces par le feu auprès de la porte penchée, celle qui menait dans la grande et sombre cave qui m'attirait et me répulsait.

Le linge qui pendait aux fils de métal devenait le décor d'un théâtre ou le bien comme le mal pouvaient se cotoyer et où prenaient naissance les mystères de la vie.

J'étais alors lourdement intrigué par ce seau d'eau rougie où baignaient du linge blanc et maculé. Cela avait-il un rapport avec la mort?

Lorsque je poussais la porte aux vitres mal lavées, j'entrais de nouveau dans l'indiscible.

Il y avait cependant toujours une part de rêve dans cette enfance malmenée, et même parfois des instants de réconciliation avec eux, surtout elle, bourrue mais battue, avec sans doute un coeur gros qui n'avait pu que s'étioler avec le temps.

De courts répit où je pouvais venir m'asseoir sur ses genoux et profiter de la chaleur d'une mère, m'oublier dans le silence et le réconfort de son ventre qui battait comme un animal apeuré.

Nous nous aimions alors sans rien nous dire.

Il ne fallait rien dire.

Lui, c'était l'Homme. Celui qui affichait sans vergogne sa force et sa suprématie. Un joueur de cartes. Il aimait battre les cartes comme il aimait battre les femmes.

Il avait un frère, Paul, mon oncle... Le seul pour qui j'éprouvais de la compassion, peut-être

même un peu de tendresse. La seule once d'humanité, un semblant de famille qui nous reliait au monde normal.

Mon oncle portait des lunettes aux verres épais, avait les cheveux gris bouclés en broussaile et je ne sais comment expliquer cette chaleur qu' il m'apportait rien que par sa présence et son silence, il était un icône, une zone de non-lieu, la simplicité et l'acceptation des choses de la vie, un ouvrier.

Ce sont des fantômes. Je m'accroche à eux comme à un arbre de vie.
J'ai droit à mes souvenirs d'enfance.

Il y avait le cirque.

Ma rue amenait directement les promeneurs sur la place où venait se dresser le chapiteau porteur de tous mes rêves, de tous mes espoirs.

J'espérais tant pouvoir quitter mon univers pour celui du spectacle, accompagner les gens du voyage, de la fête et des lumières, et m'inscrire dans une vraie famille.

Lorsque la troupe défilait et que les éléphants majestueux imposaient leur puissante démarche au pied des maisons, que les vitres tremblaient et que les enfants ouvraient grand leurs yeux, je me sentais en communion avec l'univers entier.

Les clowns n'étaient pas tristes, les jongleurs jouaient avec nos vies et l'odeur des fauves parfumait nos nuits.

Blotti au fond de mon lit, j'entendais leurs rugissements et c'était comme un baiser sur le front.

Je nichais là-haut, entre ciel et terre.

Il se disait que la maison où j'habitais avait été hantée dans le passé. Des gens gravissaient les marches de bois ou m'attendaient dans leurs chambres. Ne dites rien à un enfant à l'imagination débordante, il ne sait plus entre rêve ou réalité souffrir en silence.

Enfin le trou noir.

Comme une première cuite, l'envie de dégueuler tripes et âme, de dénoncer toutes les injustices du monde, d'en vouloir à sa propre mère et de renier sa moindre racine.

L'impression de vouloir se laver.

Comment vivre cet espace temps où plus rien ne comptait, enfin rejeté par un père qui n'avait plus que la chair mourante?

Je me suis retrouvé naufragé, ballotté d'île en île, à la recherche d'une âme seule, d'une âme aimante, et je me suis heurté au plus grand des chaos.

Quant on a tant à donner et personne pour recevoir, pour partager et comprendre, un reflet de soi, un miroir, une odeur de peau liée à quelques moments de tendresse et d'amour, vers où tourner son regard?

L'avenir est charnel et je n'en suis pas coupable.

Me voici maintenant au jour d'aujourd'hui, assis seul, esseulé, assoiffé de moi, ne voyant que moi, ne respirant que moi, n'écoutant que moi.

Je me réfugie au travers des mots, des signes, des courbes et des couleurs, me prenant pour je ne sais quel interlocuteur de Dieu, graine d'artiste, scribouilleur et jouissant à la moindre touche de couleur, à la moindre escarcelle de lumière dans un texte sans corps ni âme, loin

des hommes et de ce que j'aime.
Je dois sortir.
Aller à leur rencontre.
M'effacer pour exister.

JEUDI 11 NOVEMBRE...

Je suis sorti.
Monument aux morts. Il paraît que c'est sérieux. Des gens ont fait don de leur vie pour sauver leur pays et assurer notre liberté. Pourquoi l'homme est-il toujours enclin à trucider son semblable?
La nature humaine est-elle faite contre Nature?
L'homme en soi est bête.
Il pleut. Beaucoup de gens réunis sous les parapluies ouverts. Vu de haut, cela pourrait ressembler à un manège, mais l'homme reste tragique, comique et tragique.
Et pourtant il s'agit de se souvenir, et le souvenir ne prête pas à rire, jamais. Il reste désormais impalpable, évanescent, intouchable, cruel, inhumain.

Pourquoi sui-je venu là?
Le monde.

Le monde m'a attiré. Peut-être trouverais-je dans cette foule attristée une âme seule comme moi qui vient là, attirée par le monde, avide de rencontre, en manque d'affection, de reconnaissance, de tant de choses, mais si peu convaincue, qu'elle en pleure déjà toute seule, à l'intérieur, aussi triste que ce ciel de novembre sous lequel résonne le clairon. Le drapeau se lève. Le drapeau est hissé.

Je me sens trop éloigné, la distance devient incalculable, et je partage cependant cet instant d'émotion avec mes semblables. Mais les sentiments qui m'envahissent sont plus vastes, la tristesse est universelle et nous dépasse.

Je repartirai seul, comme je suis venu. Les enfants ont eu droit à leur paquet de friandises.

SAMEDI, UN PEU PLUS TARD...

Elle est venue.

Lorsque je dis « elle est venue », c'est un bien grand mot.
J'étais à la boucherie voisine, prêt à m'acheter mon steack tartare, fidèle ami du samedi midi, lorsque qu'elle est entrée à son tour, après bien d'autres fades et insignifiantes.
Grande. Ni brune ni blonde mais grande. Le visage éclairé par toutes les saisons du monde, un parfum d'ailleurs, sans nom ni souvenirs, des jambes à la hauteur des pyramides d'Egypte, un regard brûlant qui se vrille dans ma nuque, je l'entends parler les lèvres closes.
Me voici soudain en lien direct avec la Terre.
Elle s'appelle Mauve, je le sais. Mauve, comme l'héroïne d'une de mes nouvelles.

Je suis maintenant assis, mon verre à la main, et je ne vois plus qu'elle. Et je ne respire plus qu'elle. Et je n'écoute plus qu'elle.

Je l'ai suivie. Je sais où elle demeure. C'est une grande maison pleine de mystères. Il ne peut en être autrement.

Cette demeure ne m'est pas inconnue. Il me semble y avoir vécu en d'autres temps, dans une autre vie.

LES JOURS SE SUIVENT...

La petite place où trône la statue d'un homme musicien est toute proche de la cathédrale. Ce grand vaisseau de pierre qui protège de sa masse imposante les hommes et les choses. Un quartier clos hors du temps.

J'aime m'aventurer au coeur de l'édifice. J'y retrouve tant d'odeurs et de sensations qui ne me sont pas inconnues. C'est un lieu magique, un lieu de silence et de lumière, un lieu d'ombre et de prière.

Les frêles silhouettes qui hantent Notre Dame des Miracles se mêlent aux lumières tremblotantes des cierges qui se consomment, pliées en deux sur la paille de leurs chaises, vestiges d'un temps révolu qui ne cesse pas de s'arrêter.

J'ai l'impression d' y renouer des liens.

Tant de pas ont foulé ces dalles usées, tant de mains ont caressé ces pierres figées, j'entends presque des âmes y respirer. Je m'y sens en communion avec le monde entier, passé, présent et futur.

Une paix profonde m'envahit et me réconcilie avec moi-même.

Elle habite tout près d'ici.

A quelques mètres seulement de cette noble et noire statue, poète musicien figé à jamais dans la contemplation de nos petites vies. Il y traîne comme des relents de jeunesse, des visages flous et des voix familières.

Pas loin, des cris d'enfants résonnent dans une cour d'école.

Je passe des heures à l'attendre et lorsqu'enfin elle apparaît, qu'un noeud se forme au fond de ma gorge et que l'étau se resserre sur ma poitrine suffocante, j'ai à peine le temps de me maudire qu'elle disparaît derrière la grande porte sans même m'avoir aperçu, sans même savoir que je la vénère et suis fou d'elle.

Comment peut-on aimer et désirer un être à ce point?

Je me croyais seul au monde, me suffisant à moi-même, et me voici vaincu, fragile , emporté comme un fétu dans l'eau claire d'un ruisseau.

De nouveau seul avec moi-même, j'erre comme une âme perdue sur les pavés qui pleurent de tristesse. Le ciel qui se reflète dans les façades impassibles s'obscurcit et la colère m'envahit. Tout devient froid et inhumain.

Les gens que je croise ressemblent à des pantins et je hais celui qui, de la-haut, tire les ficelles pour animer ce tragique théâtre. Lui que l'on dit plein d'amour, à la fois notre créateur et notre sauveur, qu'en est-il de ses promesse de bonheur et de rédemption? Nous en veut-il tant pour que l'on puisse souffrir de la sorte et perdre foi à jamais?

J'envie les impassibles, les sans coeur, les meurtris d'égoïsme, les sans amour, les inhumains. Quel choix me reste-t-il sinon celui de les rejoindre, de m'oublier à jamais dans la cohorte des inutiles, des sans loi ni foi, des buveurs de sang, des assassins?

Je ne suis qu'un cloporte silencieux, une créature indésirable, l'être infecte que l'on écrase. Suis-je encore un homme ou cet unique noeud de désirs qui brûle et me ronge de l'intérieur jusqu'à fleur de peau?

Je dois la voir, lui parler, la toucher, respirer l'odeur de son corps, partager sa lente respiration, écouter battre son coeur, renaître au creux de ses seins, m'abandonner dans la douceur de ses caresses, me laisser bercer au chant de sa voix, poser mes lèvres sur son ventre chaud, voyager et me livrer dans la moiteur parfumée de son sexe!

Mes rêves d'enfant s'écroulent comme un château de cartes.
Lorsque je me regarde dans le miroir, je me trouve désormais si insignifiant, si incapable d'exister...

L'attente devient insupportable... Il me faut agir, forcer le destin, me conduire comme un dieu!
Demain, je lui parlerai.

AUJOURD'HUI...

C'est le grand jour. Je me sens une âme d'enfant. Mes mains tremblent en m'aspergeant de parfum. Tout me semble enfin permis. Les choses deviennent si simples quand on aime.

Il règne comme une odeur de printemps dans les rues et les arbres de la petite place bourgeonnent.
S'il le pouvait, il descendrait bien de son socle pour nous jouer un air de violon, une ode à l'amour, complice de nos émois.

Je me sens presque animal, l'oeil luisant, je suis le cerf qui attend sa biche, le poète sa muse, le dieu sa déesse, l'immortel son immortelle.

La porte s'ouvre enfin.

Elle apparaît baignée par les premiers rayons de soleil, plus belle et charnelle que jamais. Le jeune homme qui la suit la prend par la main et tous deux s'éloignent, glissant sur le trottoir comme dans une vieille photo jaunie, l'un de ces vieux magazines où l'on parlait d'amour à n'en plus finir, quand le rêve était encore plus fort que réalité.

Elle ne pouvait savoir.

Tout l'excuse.

Mais lui! De quel droit? Au nom de quelle passion? De quel malheureux hasard?

Nos destins ont dérapés.

Il ne s'agit là que d'une ridicule mise en scène pour nous mettre tous deux à l'épreuve. Quelle force obscure s'acharne donc à détruire ce qui n'était encore que les prémices d'un amour sans bornes, d'une fusion dévorante et inhumaine? Ce que nous vivons est à la hauteur des tragédies antiques.

Banal incident! Rencontre fortuite et sans lendemain! Nous ne serons pas les pantins ridicules d'une farce sans nom.

Je reviendrai demain. Je sais qu'elle sera seule à nouveau et que son coeur se mettra à battre à tout rompre lorsqu'enfin je me présenterai à elle.

Je suis son ange, son sourire, sa force vive, sa promesse d'avenir, le champ, la rivière.

Elle est mon ciel, elle est ma chair et mon sang, ma compagne d'éternité.

Je me sens soudain libéré, léger comme l'air, une ivresse sans faille, gavé de bonheur. Nous

sommes désormais l'un à l'autre, liés comme deux corps au même berceau, deux arbres aux mêmes racines bravant l'aveuglante lumière des hauteurs où brûlent les cîmes, là où résonnent des chants d'amour à n'en plus finir.

Je marche d'un pas alerte, laissant la fraîcheur du vent se prendre dans mes cheveux et bousculer mes pensées.

Les gens ont l'air heureux. Certains même me sourient. Ils sont sans doute de connivence et partagent malicieusement notre état de grâce.

Moi qui désespérais de l'Humanité!

A peine rentré, je m'assieds face à la page blanche qui m'invite à déverser le trop plein, ces vagues écumantes de bons sentiments qui balottent mon âme et me me procurent l'innocente naïveté d'un enfant découvrant la fragile beauté du monde.

Cette force imprévue qui m'accompagne et me pousse à écrire de nouveau est le signe, la révélation de mon accession à la plénitude, de l'éclatement de moi, de ma désintégration.

DEMAIN...

Elle n'a pas compris.

Elle s'est mise à accélérer le pas comme si elle voulait fuir.

Moi qui venais de lui crier à la figure que je l'aimais, c'était mon ultime acte de survie!

Nous longions la rivière et les grands arbres qui bordaient le chemin dressaient leurs branches luisantes comme des lames de bayonnette.

Sans vouloir la brusquer, encore moins l'apeurer, je l'ai prise par le bras et comme sa bouche s'ouvrait pour crier, j'ai du mettre ma main et l'emmener hord du chemin, à l'ombre des buissons où nous pourrions trouver enfin un peu d'intimité, le temps qu'il fallait pour se parler, se découvrir, se comprendre l'un l'autre et oser enfin se dire que l'on s'aimait.

Son coeur battait la chamade! Il ne pouvait en être autrement.

Notre destin enfin se réalisait. Il lui fallait bien admettre l'inévitable, reconnaître que celui qui pouvait la chérir et lui faire vivre ce qu'elle n'espérait plus était enfin à ses côtés.

Il me fallait maintenant lui parler de moi et de ma jeunesse, de ce que j'avais enduré depuis que je l'attendais. Cela ne pouvait que la rassurer.

D'ailleurs, elle ne se débattait plus.

Elle ne tentait même plus de se libérer de ses liens ni de recracher le chiffon blanc qui la baillonnait.

J'avais délicatement essuyé le sang qui coulait le long de ses poignets et maintenant, elle m'écoutait.

Elle était toujours aussi belle. Les Larmes qui coulaient de ses joues formaient un collier de perles qui descendait jusque dans l'échancrure de son corsage. J'osais à peine y plonger mon regard.

J'avais mal, mal de lui faire revivre les cauchemards de mon enfance, mal de lui parler d'un père assassin, d'une mère lâche et mal-aimante.

J'avais honte, honte d'évoquer ma crainte des filles et tout ce que je n'avais jamais osé leur avouer.

J'aurais tant aimé que cela puisse se passer dans d'autres conditions.

Je nous imaginais, assis tous les deux à la terrasse d'un café, entrain de converser, nous

tenant la main du bout des doigts, de la lumière dans le regard.
Elle, me souriant, débordante de compassion et déjà s'abandonnant à l'amour naissant.
Mais il n'en était rien.
Le montreur de marionnettes en avait décidé autrement.
Nous allions nous battre!
Le soir tombait et un léger frémissement parcourait ses épaules. Elle semblait si forte et si fragile à la fois.
Il me fallait la réchauffer. Tout amant doit être attentionné en vers son aimée.
Accepterait-elle la chaleur de ma main contre son sein? Comprendrait-elle le poids de mon corps sur le sien? Succomberait-elle à la chaleur de mes baisers? S'offrirait-elle...

LA NUIT...

J'erre au milieu des champs.
Mes mains sont maculées, maculées de terre et de sang.
Je cours, m'essouffle, recherche une pâle lumière, un semblant de chez moi, marche à reculons, crie en silence.
Je me sens seul et abandonné. Trahi. Fou de douleur.
Des milliers d'étoiles crèvent le ciel.
Un goût amer envahit ma bouche, mon ventre se tord et je crache mes tripes, plié en deux au-dessus du sol gelé.
Je ne suis pas moi-même. Je m'observe de loin et je ne comprends pas, je ne comprends plus.
Quelque-chose s'est brisé, l'irréparable s'est accompli, l'indicible épouvante de celui qui n'aurait jamais voulu être.
Des voix retentissent au loin, noyées sous la voute céleste. Des traits de lumière furtifs balayaient la nuit. Les chiens aboient.
Je veux m'échapper de ce mauvais rêve et avance au ralenti dans ce cauchemard qui est le mien.
Non! Non, je veux crier au monde que je ne suis pas un assassin!
Je suis victime. Une pauvre victime qui demande de l'excuser auprès de ceux qu'elle a pu faire souffrir.
Je viens d'une écarte-cuisses, d'une viande à lait, d'une emmerdeuse buveuse de sang.
J'avais peur des autres, peur de mon père, peur de ma mère... peur des filles et peur d'être seul.
Moi qui ai tant souffert, je n'ai jamais voulu faire de mal. J'ai simplement cherché à aimer et à être aimé.
Quoi de plus humain?
Non, je ne suis pas un monstre. Je ne suis qu'un être vivant. Fragile et repenté. Un coquelicot perdu au milieu des blés, une main qui se tends, un appel au secours.

La terre colle et devient lourde. Il y a de l'eau partout.
Les chiens. Je les entends les chiens.
Une lumière bleue clignote par devant. D'autres lui font écho un peu partout autour de moi.

Je vous en prie. Ne me faites pas de mal!

LA CHAISE...

Je suis seul au milieu de la pièce, assis sur une table. Une chaise devant moi.

Je ne peux bouger les bras et mes mains sont engourdis.
Les murs sont gris. Il me semble que l'on les a recouverts de tentures, pour que ce soit plus chaud, et plus doux.
Mon esprit est embrouillé et j'ai la bouche étrangement pâteuse.
Je sais que je ne suis plus seul.
On s'occupe de moi.
Quelqu'un m'a lavé il y a peu de temps et j'ai mangé en silence.

Je ne peux rester plus longtemps. Elle, elle est là-bas qui m'attend.
Y-aura-t-il quelqu'un pour me faire sortir d'ici?
Comment pourra-t-elle résister au froid glacial, à l'attente insupportable de mon retour?
Qui a osé? Qui a osé nous séparer alors que tout nous rapprochait?
Vivre d'amour est-il donc interdit sur Terre?
Un homme pénètre dans la pièce, suivi d'une autre personne en uniforme qui se tient à l'écart, silencieuse.
Ils savent. Ils savent tous deux comme je l'aime et comme j'ai besoin d'elle. Ils sont là pour m'aider.
Le premier s'assoit sur la chaise. Il a l'air paisible et tient un objet sombre dans sa main.
Je lui demande la permission de la rejoindre.
Il me répond que c'est impossible. Qu'il va me falloir me faire à l'idée que je ne la reverrai plus. Qu'il est arrivé quelque-chose de grave et que je peux l'aider à comprendre.
Il semble patient, attend en silence, puis m'interroge à propos d'une jeune femme qui me serait proche et dont on a retrouvé le corps enfoui dans des buissons, au bord d'une rivière.
Comment s'appelle-t-elle?
Bien sûr, nous nous étions donné rendez-vous!
Elle s'était égarée en chemin, lui n'était qu'une passade, un piège du destin.
Nous allions enfin rattrapper le temps perdu. Mauve m'aimait.
Mauve? C'était donc bien elle.
Son corps dénudé était comme une offrande, un remerciement adressé au grand manipulateur. Nous avons fait cela d'un commun accord, elle la victime et moi le bourreau.
Ce n'était qu'un jeu. Une façon de se découvrir, un trompe la mort, une messe, une envolée vers d'autres cieux, une reconnaissance éternelle.
Nous nous savions éternels.
L'homme se lève de sa chaise et m'observe avec dépit. Il semble légèrement frustré.
Attendez, lui dis-je, comprenez-vous ce qui nous lie?
Nous sommes des oiseaux de Dieu! Nous bâtissons notre nid à la force de nos larmes et de nos cris!
Je souffre pour elle et par elle, moi, Monsieur!
Il me tourne le dos.
La porte se referme sans un bruit.
Je m'appelle Mauve et Horace est à mes côtés.
Nous nous tenons tous les deux par la main et nous prions en silence.
Je prends place sur la chaise, elle, allongée sur la table, me domine légèrement, sa tête penchée de côté, comme pour me dire un dernier adieu.
Puis son corps s'efface, et il ne reste plus que le désert blanc de la table.
J'aimerais pouvoir tenir mon verre en main et dominer le monde.
Je n'entends que mon corps respirer. Mon corps esseulé, assoiffé d'elle.
Mon lit défait par le vide.
Je m'y coucherai plus tard, bien plus tard... lorsque Mauve sera revenue.

